

**Léon Gozlan**

**Ce que c'est qu'une Parisienne**

**Le Diable à Paris, J. Hetzel, 1868, 2 (p. 20-44).**

**CE QUE C'EST QU'UNE PARISIENNE**

**PAR LÉON GOZLAN**

**opinion de la mère d'une Parisienne sur sa fille.**

C'est un ange de douceur, un démon d'esprit, un trésor en ménage, une perfection en tout. L'homme qui l'épousera, quel qu'il soit, ne mérite pas le bonheur qui l'attend.

**opinion d'un jeune étudiant en médecine sur la Parisienne.**

Elle est la meilleure valseuse du Prado et de la Chaumière, la femme sans pareille pour souper toute la nuit ou se coucher sans souper ; l'être qui résiste le plus longtemps quand il est plongé dans la fumée du tabac ; la créature qui retire le plus facilement trois choses : ses gants, son châle et son cœur.

**opinion des étrangers, et particulièrement des Russes, sur la Parisienne.**

C'est un composé d'esprit, de grâce et de sensibilité ; une intarissable source de séductions ; la justification éclatante de la supériorité de la France sur les autres nations ; la femme qu'on rêve à seize ans et la seule dont on se souvienne à soixante.

**opinion des dames anglaises sur la femme parisienne.**

Impossible de la reproduire. Les lois de la décence et celles de septembre s'y opposent.

**opinion de quelques maris sur leurs femmes parisiennes.**

Compagnes sans cœur, n'aimant que la frivolité et le plaisir ; ravaudeuses de chiffons ; n'ayant pas l'ombre du sens moral ; infidèles sans passions, mères sans prudence.

**opinion du gouvernement sur les Parisiennes.**

Quand la loi du divorce fut agitée, on remarqua avec un certain étonnement que la commune de Paris était celle qui offrait le moins grand nombre de pétitionnaires.

## **opinion supérieure et préférable a toutes les opinions ou histoire de la Parisienne.**

On suppose assez généralement qu'elle est née à Paris c'est là une première erreur. Paris est d'abord la ville de tout le monde, et ensuite, quand il y a de la place, la ville des Parisiens. Ce gracieux type de la civilisation, cette femme exquise entre toutes les femmes, celle dont on cite l'esprit à Saint-Pétersbourg et dont on imite les manières à Kanton ; celle qui n'a pas un caprice qui ne devienne une loi dans tous les endroits de la terre où se trouve un salon, la Parisienne enfin prend naissance non à Paris, mais sur un des milliers de points de cette vaste contrée qu'on appelle, pour ne pas blesser la Belgique et le royaume de Saxe, le département de Seine-et-Oise. Naître à Mantes, à Versailles, à Rambouillet, et même à Fontainebleau, ce n'est pas, à la rigueur, ne pas être de Paris, dans l'opinion de beaucoup de femmes, jalouses de se ranger sous la dénomination de Parisiennes. C'est là une vérité si peu contestable, contrairement à la plupart des vérités, qu'il n'existe pas une Parisienne qui n'ait un oncle, un grand-père, ou tout au moins un cousin germain soit à Étampes soit à Corbeil soit dans l'une de ces innombrables communes semées autour de Paris. On doit peut-être attribuer à cette violation d'une exacte nationalité le goût déterminé de la Parisienne pour la campagne, surtout pendant l'été, quand la violette bleuit la bordure des jardins, et que la fraise court le long des coteaux de Marly et de Meudon. Dans son cœur, si peu primitif, il reste toujours un coin où fleurit l'idylle.

À peine née, on la roule dans du linge et on l'envoie, à la grâce de Dieu, aussi loin que possible, chez une nourrice qui l'accroche à un clou pendant le jour, et l'étouffe sous des couvertures pendant la nuit, pour ne pas l'entendre crier, et on n'y pense plus. Un beau jour, au bout de dix-huit mois, deux ans, le père dit « Nous avons pourtant une fille en nourrice ! — Cette chère enfant, répond la maman, il serait bien temps de la retirer. J'écrirai un de ces jours à la nourrice. »

En effet, la semaine suivante une paysanne rapporte dans ses bras, entre un gros bouquet de fleurs des champs et un fromage rond, une petite fille sauvage qui appelle son véritable père vilain et qui détourne la tête quand sa maman veut l'embrasser. Telle est l'entrée dans le monde de cette merveille qu'on aurait tort, on le voit, de croire bercée par les Grâces, et éveillée au son des instruments. La nature fait presque tout pour la Parisienne ; enfant, elle lui donne cet air pâle et rose, cet air de santé et de distinction que n'ont pas les enfants étrangers, pas même les enfants anglais ; jeune fille, elle lui souffle cet esprit précoce dont la pénétration et la gentillesse sont un sujet d'ébahissement et souvent d'effroi pour les bons provinciaux. Elle est curieuse, fine, spirituelle, à huit ans, et sensée, si l'occasion l'exige, comme on ne l'est pas, et comme elle ne l'est plus elle-même à vingt ans. Il y a là un point de ressemblance à remarquer entre elle et la créole : on dirait

que le soleil hâtif de la civilisation produit exactement les mêmes effets que le soleil trop fécond des colonies. Le fruit n'est jamais aussi doux que la fleur est belle chez la Parisienne comme chez la créole. L'enfance, la vieillesse, sont, je crois, les deux époques les plus caractéristiques de la vie d'une Parisienne. Elle a prodigieusement de l'esprit lorsque sa beauté n'est pas encore mûre ; et quand tout son esprit lui revient avec la fermeté de l'expérience et la variété des épisodes qu'elle a parcourus, elle a perdu toute sa beauté. Cela équivaldrait à dire que l'âge intermédiaire chez elle n'est pas celui où elle a le plus d'esprit, si c'est celui où elle a le plus de grâce.

**une observation qui se place naturellement ici et qui prouve une grande délicatesse de goût chez les Parisiennes.**

Depuis un temps immémorial, il est d'usage à Paris de donner aux jeunes filles les noms portés par les héroïnes des ouvrages qui ont la vogue. Ainsi lorsque Racine fit Esther, les dames de la cour s'empressèrent d'appeler de ce nom, fort peu chrétien pourtant, la plupart des filles dont elles furent mères. De là cette prodigieuse quantité de marquises Esther de..., de comtesses Esther de..., de duchesses Esther de..., qu'on rencontre dans les mémoires du temps. Rousseau popularisa, avec sa Nouvelle Héloïse, les noms de Julie et de Claire. Au dix-huitième siècle, une première fille s'appelait Julie, la seconde Claire. Baculard-Arnauld eut la gloire de répandre, à la faveur de ses mauvais romans, qui jouirent d'une célébrité phénoménale, comme la plupart des mauvais romans, les noms de Batilde et d'Ursule. C'est à La Harpe qu'on doit toutes les Mélanie parisiennes. Mme Cottin mit les Mathilde à la mode, et M. de Chateaubriand eut le triste privilège de baptiser du nom d'Atala les filles de portiers.

[...]